



N° 89/11 - 29 novembre 1989

VERS LE SYNODE AFRICAIN LA VIE DE L'EGLISE EN AFRIQUE DU NORD DES ORIGINES A NOS JOURS

Jean Fisset

*Tiré de "Amitiés catholiques françaises", 9, rue Guyton de Morveau 75013 PARIS -
74e année -n° 153 - 2e trimestre 1989.*

ORIGINE

C'est à travers la persécution et le témoignage du martyr et non par des moyens et des actions de conquête qu'apparaît pour la première fois la présence chrétienne au Maghreb.

Le premier document de martyrs remonte à 180. Il fait état des 12 martyrs de Scilli, probablement en Tunisie actuelle. Un autre récit de "passion", plus connu en raison de son développement et de sa densité humaine, est celui des Saintes Perpétue et Félicité avec leurs compagnons, martyrisés à Carthage en 203.

Il ne s'agissait pas de faits isolés laissait entendre Tertullien lorsqu'il écrivait : "Chaque jour des Chrétiens comparaissaient devant les tribunaux...". Saint Augustin, à son tour, sera plus affirmatif : "L'Afrique (du Nord) est pleine des corps des martyrs". Les études systématiques qui ont été faites confirment ce qui pourrait paraître emphase sous la plume de l'évêque d'Hippone. Un spécialiste de l'archéologie chrétienne n'a pas craint d'affirmer concernant plus généralement les Saints connus du Maghreb : "Les Saints de l'Afrique paléochrétienne sont parmi les plus nombreux et les mieux documentés de l'antiquité"¹. Preuve incontestable donc de l'importance numérique et qualitative du Christianisme en ces régions dès les premiers siècles de son histoire.

De ces premiers faits on peut déjà déduire qu'il existait dès le II^e siècle des communautés chrétiennes suffisamment nombreuses et vigoureuses pour avoir formé ces martyrs et nourri leur foi.

Au dire de Tertullien, il y avait des chrétiens de "tout sexe, tout âge, toute condition et tout rang" et répartis dans "les villes, dans les bourgs fortifiés, jusque dans les campagnes et dans les /es". Même en faisant la part du plaidoyer apologétique de cet auteur chrétien qui fait autorité parce que principal témoin de l'époque, une telle affirmation n'aurait eu aucune valeur convaincante au début du III^e siècle si elle n'avait sensiblement correspondu à la réalité.

¹ Mgr Victor Saxer, **Les Saints de l'Afrique du Nord**, Ed. des Presses Vaticanes, 1979, p. 26.

D'autres faits apportent également un éclairage appréciable :

En 215 se tient à Carthage le premier concile connu de Proconsulaire et de Numidie (c'est-à-dire, de la Tunisie et des régions voisines, Est de l'Algérie et Ouest de la Libye actuelles), 70 évêques s'y trouvaient rassemblés, atteste Saint Augustin.

En 255, un deuxième concile réunissait au même lieu 90 évêques.

Cette multiplication des sièges épiscopaux, quelles qu'en aient été l'organisation et la répartition à l'époque, est significative. Vers le début du III^e siècle, il existait donc dans ces régions au moins 80 bourgs ou villes qui avaient une communauté chrétienne structurée, groupée autour de son évêque et de ses prêtres.

Il n'est pas sans intérêt aussi de faire remarquer que, dès la fin du II^e siècle, régnait à Rome l'empereur Septime Sévère, originaire de Leptis Magna (en Libye) tandis qu'était assis sur le trône de Saint Pierre le pape Victor, également de Leptis Magna, dont il fut peut-être l'évêque. C'est donc que la Tripolitaine devait avoir un niveau culturel et une vitalité chrétienne suffisamment affirmés pour être en mesure de donner à l'Etat et à l'Eglise leurs chefs respectifs.

Il vaut la peine d'ailleurs d'indiquer aussi que le Maghreb a donné à l'Eglise deux autres papes : les Saints Miltiade et Gélase.

Il semble donc bien établi que l'apparition du Christianisme au Maghreb remonte au début du II^e siècle, sinon à la fin du I^{er}, si l'on doit raisonnablement supposer plusieurs décades d'existence pour justifier les faits rapportés.

Alors surgit la question : D'où venaient les premiers messagers de l'Evangile ?

D'Alexandrie où s'était établie la tradition apostolique de Marc dont se réclame aujourd'hui l'Eglise copte ? Le fait que cet évangéliste ait mentionné expressément "Simon de Cyrène" peut laisser entendre qu'il était en rapport avec des gens de cette partie du Maghreb. Certains ont même avancé l'hypothèse qu'il en était lui-même originaire... Une chose est certaine : les Judéo-chrétiens, dispersés après la destruction de Jérusalem en 70, étaient restés liés aux milieux juifs, eux-mêmes en "diaspora", notamment à Alexandrie, et déjà présents en Afrique du Nord dès avant la naissance du Christianisme.

Quoiqu'il en soit pour la partie Est de la Libye, tout le reste du Maghreb semble bien avoir été christianisé par des gens venus des rivages romains. Les portes de Rome étaient plus proches du littoral maghrébin, avec lequel ils entretenaient de nombreux échanges commerciaux, que ceux-mêmes de l'Egypte. Ce **que** semble confirmer la prédominance presque totale de la culture latine sur l'hellénisme.

DEVELOPPEMENT DU II^e AU VI^e SIECLE

Fécondé par le sang des martyrs et stimulé par l'ardeur de leur foi, le Christianisme va gagner en extension malgré des périodes répétées de violentes persécutions jusqu'en 313, date de l'édit de Milan qui en a proclamé la reconnaissance officielle.

Le plus illustre des martyrs de cette période est incontestablement Saint Cyprien, évêque de Carthage (mort en 258) qui exerça une influence pastorale sur toute l'étendue du Maghreb et qui a laissé de nombreux écrits où se révèle "la fermeté de son enseignement, la profondeur de sa doctrine et la délicatesse de sa charité". Mais il en est aussi beaucoup d'autres moins connus : évêques, prêtres, diacres, fidèles, hommes et femmes de toutes conditions.

Le calendrier liturgique des Eglises d'Afrique du Nord a restauré, depuis le concile Vatican II, leur souvenir et leur fête pour entretenir vivante aujourd'hui encore la mémoire du témoignage rendu à l'Evangile par les habitants de ces régions, redonnant voix ainsi aux nombreuses et riches inscriptions qui l'attestent parmi les vestiges des cités mortes.

Avec la fin des persécutions, sous le règne de Constantin, l'expansion chrétienne va prendre des proportions étonnantes. Au nombre d'évêchés cité plus haut, il faut en ajouter deux ou trois fois plus, dont les noms nous sont connus par les listes des délibérations des conciles régionaux. A la

célèbre assemblée de 411, à laquelle participait Saint Augustin, 470 évêques catholiques étaient convoqués, auxquels il faut ajouter à peu près le même nombre d'évêques donatistes.

Mais avec la paix religieuse une autre épreuve, pire sans doute que la persécution, était survenue au sein même de la communauté chrétienne : le schisme donatiste, qui va prendre une grande ampleur sur tout l'ensemble du territoire au point de supplanter presque l'orthodoxie dont Saint Augustin fut le plus illustre défenseur et le flambeau. A vrai dire ce schisme portait sur des points essentiellement disciplinaires. Il n'empêche que, mêlé à des révoltes populaires contre les grosses exploitations romaines des campagnes, il affaiblit considérablement la vitalité et l'existence même de l'Eglise.

L'abondante oeuvre théologique, philosophique et spirituelle de Saint Augustin reste un des joyaux de la culture chrétienne et latine jusqu'à nos jours. Elle marque incontestablement l'apogée de la vie et du rayonnement de l'Eglise au Maghreb. Et ce n'est pas sans raison que l'Algérie d'aujourd'hui, officiellement musulmane, rend encore hommage à la personnalité éminente du penseur et de l'homme de foi chrétien qu'elle s'honore de compter parmi ses fils.

Lorsqu'il mourut le 28 août 430, sa ville épiscopale était assiégée par les Vandales.

L'invasion de l'Europe par les Barbares devait en effet se prolonger au-delà de l'Espagne par l'incursion des Vandales sur les rives Sud de la Méditerranée, pour y imposer durant un peu plus d'un siècle leur domination et leur autorité (428-534).

Outre le pillage et les destructions de l'ancienne organisation romaine dont pâtit le pays, l'Eglise, elle, fut de nouveau en butte à de violentes persécutions durant lesquelles, s'allongea encore la liste glorieuse des martyrs. Les Vandales, en effet, gagnés à l'arianisme voulurent l'imposer aux Eglises établies. Sous le règne de Genséric puis de son fils Hunéric particulièrement, les fidèles catholiques eurent à affronter la torture, la déportation et la mort. Même si une relative accalmie survint à la fin de cette période, elle marque le commencement d'un déclin qui va aller en s'amplifiant. Nombre de fidèles suivirent leurs évêques sur le chemin de l'exil.

On reste pourtant étonné du nombre important d'évêchés qui subsistaient encore - plus de 400, alors qu'on en avait compté jusqu'à 700.

Aggravée par les maladies et les famines, non moins que par les incursions des tribus berbères et des chameliers nomades, la décadence du pouvoir vandale ne peut empêcher l'Empire de Byzance de chercher à récupérer les territoires de "l'ancienne Rome".

Durant encore un siècle environ (534-646) il s'efforça de restaurer à son profit l'ancien ordre romain. Mais par son césaro-papisme et les exactions de son armée pour le compte de Constantinople, l'autorité de Byzance ne rétablit qu'imparfaitement la paix dans l'Eglise et dans le pays sur lequel elle ne s'exerça d'ailleurs que partiellement. Des régions entières lui échappaient où des principautés berbères avaient commencé à s'imposer, surtout dans la partie Ouest du pays.

C'est cet échiquier aux contours imprécis et cette organisation parcellaire et décadente que vont trouver devant elles les premières chevauchées des nouveaux fidèles de l'Islam.

L'EGLISE DANS LE GIRON DE L'ISLAM DU VIIIe AU XIIe SIECLE

C'est en 646, qu'eut lieu la première expédition des troupes musulmanes au-delà de l'Egypte, sous le règne du troisième calife Othman. Simple opération de razzia et de reconnaissance au départ, elle incita le général Okba Ibn Nafi' à revenir vingt ans plus tard pour y établir cette fois la base d'une occupation permanente, la "place forte" qui gardera dans l'histoire le nom de Kairouan.

Cette conquête allait se poursuivre jusqu'aux rives de l'Atlantique avec l'appui d'importants contingents berbères dont tous ne furent pas dès le début gagnés à la nouvelle foi. C'est sous le commandement d'un chef berbère, Tarik Ibn Ziad que l'armée musulmane franchit en 711 le détroit de Gibraltar, illustré par son nom : Djabal Tarik, pour pénétrer en Espagne. En 732 ils seront sous les murs de Poitiers.

L'islamisation de l'Afrique du Nord se fit assez rapidement, même si elle s'étendit sur plusieurs siècles et si elle laissa place à bien des tergiversations, voire des apostasies dans les deux sens, au gré des opportunités.

Mis à part le zèle intempestif de certains chefs ou gouverneurs, malgré l'intransigeance unitaristes de certains princes ou rois musulmans, le passage à "l'ordre islamique" ne se fit pas en général par la contrainte, mais bien par le pouvoir absorbant de la structure socio-culturelle qu'implique l'adhésion à la foi, structure qui, par sa nature même, tend à exclure "l'infidèle" et à marginaliser les autres croyants. Il faut sans doute ajouter aussi la qualité religieuse d'un certain nombre de grandes figures de l'Islam dans sa première ferveur, ainsi que le prestige culturel et civilisationnel des grandes dynasties musulmanes d'Orient, omeyyade et abbasside (voir Repères en fin d'article).

C'est principalement à travers la correspondance des évêques avec Rome que l'on peut suivre l'évolution de la vie ecclésiastique durant cette période. Les chroniqueurs arabes signalent la présence de Chrétiens occupant même les fonctions d'assez haut niveau dans les cours des divers royaumes. Il n'empêche que cet état de choses va en s'amenuisant d'une façon irréversible. Si les lettres du Pape Adrien I en 772/775 parle encore des évêques d'Afrique, Léon IX en 1053 déplore que l'on ne puisse plus trouver dans toute l'Afrique que 5 évêques. Et vingt ans plus tard les seuls encore en place semblent bien être celui de Carthage et celui de Bougie. Ce dernier fut rendu célèbre par la correspondance d'un rare esprit "oecuménique" échangée entre le souverain musulman de Bougie, Al-Nacir, et le pape Grégoire VII, à l'occasion de son ordination épiscopale et de sa désignation à ce siège.

Dans la première partie du XI^e siècle, les historiens arabes mentionnent encore la présence d'éléments épars d'anciennes communautés chrétiennes en diverses localités spécialement du Sud tunisien, de l'Est algérien et même à Tlemcen.

Mais vers la fin de ce siècle et le début du XII^e, les incursions normandes venues des côtes de Sicile et leur présence éphémère au Sud de la Méditerranée, puis l'invasion massive des nomades hilaliens (voir Repères) remontant d'Égypte et enfin la vague des conquérants almohades (voir Repères) particulièrement intransigeants, peut-être en réaction à l'Espagne amorçant sa "reconquista", vont avec des modalités diverses aboutir à la disparition totale du Christianisme autochtone dans toute l'Afrique du Nord. Une ère est alors achevée.

Avant de poursuivre ce trop rapide survol, on ne saurait esquiver une question : Comment expliquer la disparition si radicale d'un Christianisme autochtone en ces régions où il avait été si florissant et numériquement important, alors que d'importantes communautés juives y ont perduré jusqu'à nos jours.

Cette situation tranche en effet d'une façon plus surprenante encore avec celle des Eglises du Proche-Orient qui ont maintenu leur existence et préservé leur vitalité religieuse, même si elles se sont trouvées notablement réduites avec le temps par rapport à leur histoire ancienne.

Incontestablement le Christianisme au Maghreb est resté étroitement lié à la langue latine et tributaire de son histoire dans la région où, il faut le reconnaître, elle a produit des hommes de lettres tout à fait remarquables. N'est-ce pas en Afrique du Nord que furent faites les premières traductions latines du Psautier et du Nouveau Testament de sorte qu'on n'a pas hésité à affirmer que "l'Afrique est la patrie de la Bible latine"². Le latin était à l'époque la seule langue de culture écrite. Mais malgré son extension dans les diverses administrations et jusqu'aux confins des provinces romaines, une bonne partie de la population des campagnes continuait à parler soit le punique, soit plus généralement la langue libyque (le berbère actuel). Saint Augustin en fit lui-même l'expérience dans ses rapports avec certains de ses fidèles au point de devoir recourir à un interprète.

"C'est vraiment la différence fondamentale entre l'Orient ancien et l'Afrique du Nord. Le Christianisme s'est tout de suite inscrit en Orient dans les langues locales (syriaque, copte, éthiopien, arménien, grec...) au besoin en leur donnant leur système d'écriture... En Afrique du Nord... dans les régions montagneuses et en certaines régions du Sahara, c'est le berbère qui a survécu au latin, alors qu'il n'avait pas l'appoint d'une production littéraire écrite... S'il y avait eu une traduction en berbère de

² Supplément au dictionnaire de la Bible, t. V, col. 344. Cité par J. Cuoq in L'Eglise d'Afrique du Nord du II^e au XII^e siècle, Ed. Centurion, Paris 1984, p. 39.

la Bible et de la liturgie, il y a tout lieu de croire que, dans les zones berbèrophones et christianisées à l'époque ancienne, des communautés auraient survécu au Maghreb, comme elles ont survécu au milieu de l'Islam au Moyen-Orient"³.

Un historien musulman qui a lui-même étudié cette période met en avant une autre raison qui nous paraît effectivement fondée et non négligeable, à savoir, l'absence au Maghreb d'un monachisme institutionnalisé et développé comme il l'était dans les déserts de Syrie et d'Égypte, constituant de puissants foyers de rayonnement et des refuges de la foi en temps d'adversité.

Langue de civilisation à son âge d'or et, qui plus est, sacralisée par le texte du Coran, l'arabe va en quelques siècles supplanter le latin et entraîner le Maghreb vers l'Orient pour y chercher la "Science" et bénéficier des multiples apports culturels de la civilisation arabo-musulmane au sommet de sa gloire.

L'EGLISE DES EMIGRES CHRETIENS AU MAGHREB DU XII^e AU XIX^e SIECLE

C'est l'époque où les Etats d'Europe méridionale tenteront de s'assurer et obtiendront, mais sur la base d'accords souvent caducs, des "comptoirs" sur la rive Sud de la Méditerranée pour y accroître la prospérité de leur commerce.

Ces "comptoirs" auront leurs commerçants, leurs artisans et leurs prêtres, bénéficiant de modestes églises ou chapelles, mais tous venus d'ailleurs.

On voit alors les grands ordres religieux envoyer certains de leurs membres pour le service pastoral de ces "émigrés" et même pour y créer des centres d'études de la langue arabe et de tout ce qu'elle drainait avec elle de connaissances nouvelles. Franciscains au Maroc et Dominicains à l'Est : Bougie, Tunis et Tripolie.

Mais à côté de ces relations institutionnalisées, d'autres qui le furent beaucoup moins vont se développer surtout à partir du XV^e siècle pour donner lieu à ce que l'on a appelé la "Course". Suite d'opérations menées par des équipages parfois hétéroclites dont les capitaines se faisaient un renom par leur hardiesse, contribuant à promouvoir la prospérité de leurs pays respectifs en même temps que la leur, tant au Sud qu'au Nord de la Méditerranée. Opérations qualifiées de piraterie quand il s'agissait des autres, chacun se prévalant du titre de "corsaire", assurément plus noble, et qui bénéficiait effectivement d'une certaine légalité en chaque pays.

Ces opérations entraînaient rapidement la présence de plus en plus importante de prisonniers réduits à la condition d'esclaves. Ainsi nombre de chrétiens, et parmi eux quelques prêtres ou religieux, se trouvèrent dans cette situation, chez les "Barbaresques".

Le début du XIV^e siècle avait déjà vu la fondation d'ordres religieux ayant spécialement pour tâche le soutien et "le rachat des captifs", dont les membres viendront en Afrique du Nord pour des missions ponctuelles ou plus ou moins durables.

Les conditions de vie des "esclaves" chrétiens n'étaient certes pas enviables; mais on doit à la vérité de dire que, dans leur mission, ces religieux purent jouir pour eux et pour leurs fidèles d'une certaine liberté.

A l'époque ottomane (XVI^e-XIX^e siècle) Saint Vincent de Paul obtiendra avec l'appui du roi de France l'envoi de Lazaristes en qualité d'aumôniers des consulats de France à Tunis et à Alger, essentiellement pour le service pastoral des captifs. La fonction même de consul fut confiée progressivement à des frères ou des prêtres de "La Mission". Tel fut le cas de Jean Le Vacher, mis à mort en 1683 à la bouche d'un canon en représailles contre le bombardement d'Alger par la flotte française sous le commandement de Duquesne.

On comprend dès lors que les relations de M. Vincent avec les esclaves chrétiens du Maghreb, même si son prétendu voyage à Tunis reste une énigme, l'aient amené à se soucier du sort des

³ *L'Eglise en Afrique du Nord*, chap. II, p. 11.

galériens dans les bagnes de France, qui, eux, ne bénéficiaient d'aucune assistance de leurs compatriotes ou corrégionnaires.

Dans un tel contexte apparemment peu favorable aux rapports sereins, il faut noter quelques moments ou circonstances favorables où, dans des rapports personnels ou officiels, s'établirent des échanges pacifiques et des amorces de ce que l'on qualifie aujourd'hui de "dialogue" : conventions conclues entre les délégués du pape et les monarques ou princes musulmans, comme au Maroc, colloques religieux entre hommes de science musulmans et chrétiens, parmi lesquels émerge la figure de Raymond Lulle "le docteur illuminé" à Tunis et à Bougie vers 1300.

PLUS D'UN SIECLE DE COLONISATION ETRANGERE

Lorsque la France impose sa présence et son autorité à Alger en 1830, une étape toute nouvelle commence pour l'Eglise au Maghreb. Il en sera à peu près de même en Libye après la colonisation italienne en 1911.

Il serait faux de dire que cette entreprise, qui avait au départ des objectifs essentiellement économique-politique, a été menée à l'instigation de l'Eglise, comme au temps des Croisades. C'est pourtant ainsi qu'elle est perçue et présentée souvent par la sensibilité musulmane, dans le prolongement de la "reconquista" espagnole et plus généralement des luttes engagées au cours de l'histoire entre la "chrétienté" et la "nation islamique".

S'il y eut des bénédictions et des appuis de l'Eglise à divers aspects de la colonisation - et les fêtes du centenaire de la présence française en Algérie en 1930, comme à Tunis le congrès eucharistique de Carthage, en furent l'illustration tardive - il ne faut pas cacher non plus que les responsables ecclésiastiques de tout niveau rencontrèrent bien des difficultés et des oppositions de la part des autorités colonisatrices elles-mêmes. La Révolution française et le "siècle des lumières" avaient déjà amorcé l'anticléricalisme et la dépossession de l'Eglise de l'autorité politique dont elle s'était trouvée dotée au cours de l'histoire, malgré la spécificité de sa mission clairement définie par son fondateur : "Rendez à César...".

C'est donc bien après des hésitations, voire des méfiances, qu'un évêché fut érigé en 1838 à Alger. Mgr Dupuch en était le premier titulaire. "Dieu soit loué, dira le pape Grégoire XVI en recevant le nouvel évêque, l'Eglise d'Afrique ressuscite, j'ai dans mes bras le successeur de Saint Augustin".

L'opinion publique chrétienne verra volontiers la présence française au Maghreb comme l'occasion providentielle de la résurrection de l'ancienne et glorieuse Eglise d'Afrique, sans d'ailleurs pousser très loin l'analyse des similitudes et des différences des deux époques, mais surtout sans percevoir, comme elle était sentie par la population autochtone.

En 1846 un nouvel évêque est nommé, Mgr Pavy. La conquête militaire n'est pas encore terminée. La révolution de 1848 en France va faire affluer en Algérie des milliers de personnes et de familles qui ont choisi d'y émigrer. La colonisation armée fait place à la colonisation de peuplement avec la création de nombreux villages jusque dans l'intérieur du pays. 158 paroisses sont fondées ainsi qu'un petit et un grand séminaire. Sur ses dernières années Mgr Pavy amorça l'édification de la basilique de Notre Dame d'Afrique. Ron le à ce moment érigea deux nouveaux diocèses : Oran et Constantine, tandis qu'Alger était élevé au rang d'archevêché.

Mgr Lavigerie entre en scène en 1867, avec une vision de sa mission élargie par son expérience en Syrie comme Directeur de l'Oeuvre des Ecoles d'Orient, son assistance aux Chrétiens maronites décimés par les Druzes et sa rencontre toute de respect et d'admiration avec l'émir Abd El Kader en exil à Damas.

S'il a accepté l'évêché d'Alger, c'est bien parce qu'il y a vu "une porte ouverte vers le Continent africain". Une intuition très forte, à défaut encore de plan précis...

Une activité débordante et bien au-delà de son diocèse, en France, en Europe, auprès du Saint Siège marqua la vie du nouvel évêque et dans des domaines variés dont la politique ne fut pas absente comme lorsqu'il s'agit de l'instauration du protectorat français en Tunisie, de la lutte anti-esclavagiste ou du fameux toast du ralliement des Catholiques français à la République. A quoi bon le nier ? Mieux vaut relire l'histoire avec la sensibilité culturelle propre à chaque époque.

- Dès le début de sa mission à Alger il eut clairement conscience que son diocèse ne pouvait être assimilé purement et simplement aux diocèses de France. Comme Saint Martin dont il disait avoir eu en rêve comme une vision prémonitoire, il se sentait appelé à lancer l'Eglise à la rencontre du monde non-chrétien, à commencer par celui d'Afrique du Nord au milieu duquel vivait l'Eglise. Mais, pour ce dernier, il eut l'intuition que la communauté musulmane constituait un milieu spécifique avec sa propre tradition de foi fortement affirmée et l'organisation très structurée de ses codifications sociétales.

En 1867, face à la famine qui sévissait, il est amené - tel le Secours catholique en notre temps - à recueillir un grand nombre d'enfants orphelins ou abandonnés dont les familles avaient été décimées par le typhus. La collaboration improvisée et occasionnelle que lui fournirent prêtres et religieuses étant trop précaire, l'heure lui parait venue de donner suite à son idée initiale. En 1868, avec la complicité de M. Girard, supérieur lazariste du grand séminaire qui partageait son ambition apostolique, il inaugure la fondation d'une société de prêtres et de frères missionnaires, destinés à étendre l'action de l'Eglise au-delà du cadre des paroisses établies. C'est l'origine de la société appelée communément des "Pères Blancs" en raison de leur costume emprunté à l'habillement local des "indigènes" de l'époque. En 1869 il amorcera de même la fondation d'une congrégation de femmes, les "Soeurs missionnaires de Notre Dame d'Afrique".

Leur première tâche fut l'encadrement et l'éducation des enfants de la famine qui lui valut des démêlés avec les autorités françaises et, bien plus tard, les protestations indignées de l'opinion musulmane. Au moins avait-il eu le mérite d'entreprendre dans les conditions improvisées de son temps une oeuvre qui se voulait de charité aussi désintéressée que possible. Elle aboutira à la création artificielle de "villages chrétiens" dans la vallée du Chélif dont lui-même reconnaîtra plus tard que c'était une expérience à ne pas renouveler.

C'est pourquoi, avec des consignes d'une rigueur qui surprend, il fonda des "postes" de Pères et de Soeurs dans les régions écartées de Kabylie et du Sahara algérien pour y rayonner une bienfaisance aussi active que discrète à l'égard de la susceptibilité religieuse des populations - on ne parlait pas encore, de respect - afin de faire tomber les barrières de préventions et d'hostilité suscitées par l'histoire à l'encontre de l'Eglise. Car celle-ci avait à retourner une situation ambiguë qui la faisait apparaître comme un instrument du pouvoir politique dans le prolongement de la conquête des armes. Le fait est, en tout cas, que durant plus d'un siècle, les écoles, dispensaires et autres activités sociales réalisées en ces régions parviendront à faire tomber bien des hostilités - mais non pas toutes et partout - et vaudront plus à l'Eglise un capitale d'estime et de confiance dont on mesurera le prix dans la tourmente de la guerre de libération.

Comme il arrive nécessairement - et les Musulmans d'Europe aujourd'hui en tirent gloire à leur avantage - même sans le vouloir positivement, des conversions eurent lieu en nombre suffisant pour que des communautés chrétiennes autochtones se constituent, mais cette fois sur les lieux mêmes de leur enracinement humain. La plupart de ces familles chrétiennes quitteront le pays lorsque l'Algérie accéda à l'indépendance; seuls quelques éléments dispersés sont demeurés jusqu'à ce jour avec l'espoir de voir fleurir un climat qui leur assure, avec l'évolution des mentalités, une totale liberté religieuse.

Mais n'anticipons pas... En 1875 Lavigerie envoyait une première "caravane" de ses "fils" vers Tombouctou pour gagner le centre de l'Afrique. Elle périt tragiquement assassinée avant d'y parvenir. D'autres suivront... Mais ce n'est pas le lieu ici de s'étendre sur le rôle des Pères Blancs et des Soeurs Blanches dans la fondation et le développement des jeunes Eglises d'Afrique, comme aussi dans le dialogue avec les croyants de l'Islam bien au-delà des limites du Maghreb. Qu'il suffise de mentionner que leur histoire est née de la rencontre de l'Eglise avec l'Algérie et qu'elle y a puisé sa fécondité initiale.

Suivant les premiers pas de ses deux instituts, accaparé par les soucis de son diocèse, celui qui était devenu entre temps le Cardinal Lavigerie (1882) pour les services éminents qu'il avait rendus à l'Eglise, devenait aussi, en 1884, Archevêque de Carthage et ajoutait à ses diverses charges pastorales celles de la Tunisie.

Quoi d'étonnant dès lors si, après sa mort en 1892, la vie de l'Eglise va sembler quelque peu "sommeiller". Pourtant, peu de temps après, une autre figure va émerger tout imprégnée de l'humilité de Nazareth, celle de Charles de Foucauld, l'ermite de Tamanrasset et de Beni-Abbès. Arrivant en Algérie en 1901, il va chercher à se faire le témoin vivant de la charité du Christ (Jesus-Caritas) pour les pauvres et les démunis, vécue dans la proximité aimante et le partage de la vie. Il en mourra assassiné en 1916. Aux antipodes apparemment d'un Lavigerie, son rayonnement sera lui aussi

impliqué dans le contexte politique de son époque et certains musulmans n'en retiendront que cet aspect pour le dénoncer parfois avec véhémence. Pourtant une voix parmi eux s'est fait entendre naguère pour déclarer : "Le célèbre marabout chrétien a accompli devant la communauté musulmane un témoignage irréprochable en cherchant à rendre vivantes la charité et la spiritualité évangélique"⁴.

Le grand nombre des disciples qu'il a suscité à travers le monde et le courant de renouveau évangélique que son sillage a engendré dans l'Eglise sont, eux aussi, révélateurs de la grâce particulière accordée à la rencontre des disciples du Christ avec le Maghreb.

Durant toute la première moitié du XX^e siècle profondément marquée par les deux guerres mondiales, "il faut bien admettre que l'Eglise reste surtout préoccupée de sa survie. Elle s'organise, "comme en France" - et on pourrait en dire autant pour l'Italie et l'Espagne - avec les mêmes préoccupations et les mêmes méthodes. Le fossé se creuse peu à peu entre le monde musulman et le monde chrétien. La communauté chrétienne semble bien peu soucieuse des questions que sa présence pose au regard des non-chrétiens... Dans le clergé diocésain, lui-même, sauf quelques rares exceptions, on se donne bonne conscience en déclarant que cette tâche est celle des Pères Blancs et des Soeurs Blanches"⁵. Pourtant, dans les localités de l'intérieur, d'autres aussi se dépensaient en activités de bienfaisance. Le fait est, en tout cas, que les soulèvements sanglants de mai 1945 en Algérie ne semblèrent guère éveiller la conscience chrétienne et amorcer une réflexion sur les évolutions profondes de ces régions au plan politique, sous l'action d'une élite militante et des changements internationaux issus de la 2^e guerre mondiale.

Il faudra attendre les années 52/54 avec Mgr Lefèvre au Maroc et Mgr Duval à Alger pour que soient publiquement mises en lumière les exigences de la justice sociale et la légitimité d'une revendication de la gestion des affaires "nationales". Les évêques perçurent de plus en plus clairement la nécessité de dissocier la mission de l'Eglise du pouvoir et des intérêts des puissances occupantes, dont principalement la France. La marche vers les indépendances était irréversible. Les actions de guerre et de répression entraînent de situations dramatiques dans lesquelles Mgr Duval, particulièrement assumait la lourde responsabilité de rappeler "à temps et à contre-temps" les exigences de la justice et du respect des droits inviolables des personnes et des collectivités. Des groupes de chrétiens militants défendirent aussi ces positions et s'engagèrent dans ce sens au nom de l'Evangile. Ces prises de position courageuses contribuèrent beaucoup à révéler aux populations un visage de l'Eglise qu'elles ne soupçonnaient pas. Mais les communautés chrétiennes eurent alors le sentiment douloureux que l'Eglise optait pour un avenir qui n'était pas le leur. Beaucoup ne comprenaient pas et en ressentirent une profonde rancœur, ayant dû tout abandonner de leurs biens et de leur passé pour chercher un refuge incertain en Europe.

De même qu'à ses origines l'Eglise avait dû se dégager du cadre judéo-chrétien pour manifester le caractère universel de sa mission, ainsi sous la conduite de ses pasteurs choisit-elle délibérément, et non par tactique comme certains l'imaginaient, de vivre la fidélité à l'Evangile dans le nouveau contexte des indépendances nationales qui intervinrent de 1954 à 1962.

L'EGLISE DANS LES ETATS INDEPENDANTS DU MAGHREB

Il semble qu'on puisse, à cette étape encore, parler d'une ère nouvelle. Ce n'est pas seulement une page qui se tourne, mais une vie radicalement modifiée qui commence au double plan matériel, d'une part, spirituel et pastoral, d'autre part.

MATERIELLEMENT

Un petit nombre de chrétiens de la colonisation a choisi de rester pour des raisons diverses. Il ira en s'amenuisant avec le temps. Progressivement des coopérants étrangers viennent à titre individuel ou public apporter les compétences culturelles ou techniques qui font encore défaut aux jeunes Etats. Ainsi l'Eglise va-t-elle se trouver avec des communautés, parfois très réduites et éparpillées aux quatre coins du pays, de toutes nationalités, langues et traditions religieuses, aussi diverses que peuvent l'être des Allemands, des Proche-Orientaux, des Latino-américains, des Coréens, des Congolais et des Sri-

⁴ Ali Merad, *Charles de Foucauld au regard de l'Islam*, Ed. Chalet, Paris 1975, p. 127.

⁵ *L'Eglise en Afrique du Nord*, chap. V, p. 8.

Lankais. A cette extrême diversité s'ajoutant aussi (ne grande instabilité puisque le temps de séjour varie habituellement entre deux et cinq ans.

Les éléments permanents de l'Eglise sont principalement les prêtres, les religieuses et un petit nombre de laïcs parmi lesquels il faut compter quelques épouses de ménages mixtes en assez grand nombre dans le pays et ça et là quelques Chrétiens autochtones.

Dans cette diversité, où il faut cependant réaliser la communion visible dans la foi et dans la charité, l'occasion est offerte de manifester la catholicité effective de l'Evangile et les multiples visages qu'il prend dans le monde, alors que l'Eglise était vue au Maghreb comme essentiellement européenne et plus précisément, française, italienne ou espagnole.

Nombre d'églises généralement édifiées au centre des villages de colonisation ou des quartiers des grandes villes ont perdu leur raison d'être. Ne pouvant plus, d'autre part, être entretenues elles ont habituellement été cédées par les évêchés aux autorités compétentes du pays et utilisées par elles à des fins culturelles ou religieuses par leur transformation en mosquées, comme il était logique dans des pays où l'Islam se veut l'âme du peuple et religion de l'Etat. On peut noter cependant que les basiliques de Notre Dame d'Afrique à Alger, de Saint Augustin à Hippone et de Santa Cruz à Oran ont été conservées comme lieux de pèlerinages pour les résidents du pays ou les étrangers de passage et même dernièrement, avec le concours des autorités locales, pour des anciens chrétiens de la colonisation venus revoir le pays où ils avaient vécu.

Le culte chrétien reste partout respecté et librement exercé dans des lieux plus discrets et mieux appropriés aux besoins réels de l'Eglise. En Algérie plusieurs fois dans l'année à l'occasion des grandes fêtes, la messe et l'homélie de l'un des évêques sont l'objet d'une émission à la radio.

Outre des lieux de culte, les diocèses ont été amenés à remettre aux gouvernements des locaux d'oeuvres privées par des organismes d'Eglise, soit dans le cadre d'une décision officielle de nationalisation de tout secteur privé comme ce fut le cas en 1976 en Algérie, soit sur la base de cessions ponctuelles nécessitées par la réduction progressive des moyens matériels et humains des congrégations ou instituts fondateurs. La Tunisie et le Maroc négocient actuellement la passation d'une partie des écoles "diocésaines" à des particuliers du pays avec lesquels une collaboration est maintenue chaque fois qu'il est possible.

L'Algérie en ayant offert la possibilité après l'indépendance, des prêtres, des religieux, des religieuses et des laïcs ont pris la nationalité algérienne comme l'avaient fait le Cardinal Duval et plusieurs autres évêques. A ce titre, quelques prêtres, ainsi naturalisés, sont pris en charge financièrement par le ministère des Affaires religieuses en qualité de ministres du culte catholique dans le pays.

Démunie de moyens matériels l'Eglise au Maghreb vit ce dépouillement aussi dans l'inconnue de son devenir, n'ayant sur place aucune assurance de relève. Qui pourrait hier pourtant l'importance d'une présence humble, pauvre et servante au sein de communautés musulmanes qui ont elles-mêmes des liens de plus en plus nombreux, et parfois viscéraux avec des parents ou proches installés depuis plus d'une génération dans les divers pays du bassin méditerranéen et même dans d'autres pays du monde, plus lointains.

SPIRITUALITE ET PASTORALE

"En Algérie, comme il se doit, déclarait Mgr Duval en 1964, l'Eglise n'a pas choisi d'être étrangère, mais algérienne". Deux années plus tard il était nommé cardinal. C'était un hommage rendu par le Saint Père à sa personne et à son action, à l'Eglise du Maghreb et à l'Algérie elle-même qui effectivement n'y fut pas insensible.

Cette option exprime bien l'orientation adoptée par les l'Eglises dans les divers pays, même si, dans certains d'entre eux, des accords ont été signés entre les autorités gouvernementales et le Saint Siège. Plus qu'une démarche juridique elle signifie une volonté de solidarité, de partage et de service désintéressé par des chrétiens parmi les Maghrébins pour contribuer à la gestion de leur devenir selon les impératifs d'un développement respectueux de leur personnalité et de leurs traditions culturelles.

Même si les contrats publics ou privés de coopération sont progressivement résiliés en raison de la promotion des "nationaux" aux postes de responsabilité, il reste encore des tâches de dévouement

et de service auprès des plus pauvres et des plus démunis, où le témoignage de l'Evangile prend tout son sens : enfance abandonnée, mères célibataires, handicapés, ou tout simplement régions déshérités qui ont plus besoin de dévouement et d'abnégation encore que de hautes compétences.

C'est dans ces conditions, entre autres, que les chrétiens sont invités à promouvoir le "dialogue de la vie" partagée, dans le droit fil de l'humilié évangélique reconnue aux disciples du Christ par le Coran lui-même.

Sans grands moyens, sans assise solide, sans enracinement sociologique, sans assurance d'avenir les Eglises du Maghreb font l'expérience d'une présence qui finalement repose sur le crédit moral, la confiance, l'estime et l'amitié qu'ils peuvent mériter auprès des communautés musulmanes dont elles sont les hôtes. Ainsi a-t-on pu dire que l'avenir de l'Eglise au Maghreb est essentiellement dans le cœur des Musulmans de ces pays.

Au Maghreb également, en liaison avec ce qui s'est fait aussi ailleurs, diverses rencontres sont organisées entre chrétiens et musulmans dans le cadre d'un dialogue plus explicite pour aboutir à une meilleure connaissance réciproque, à une action commune en faveur de la justice sur la base du respect des libertés et la reconnaissance des différences dans les sociétés pluralistes où sont appelées à se côtoyer les diverses cultures ou traditions, religieuses notamment. Ces expériences de dialogue ont trouvé une nouvelle impulsion au Maghreb dans la visite du pape Jean-Paul II au Maroc et son message à la jeunesse de ce pays en 1985, ainsi que dans la rencontre priante des diverses religions du monde organisée à Assise, à son initiative, en 1986.

Pour favoriser ce dialogue au plan culturel, les diocèses dans la plupart des pays ont créé des centres d'études destinés à promouvoir la connaissance de la culture locale, littéraire ou populaire et à manifester ainsi l'estime que l'Eglise accorde à tout ce qui dans la tradition vivante des peuples prend à ses yeux valeur de "semences du Verbe". En même temps est assurée ainsi la participation de l'Eglise à l'enrichissement du patrimoine national par les études menées, les traductions de documents divers, l'enseignement de la langue arabe et la mise à la disposition des chercheurs de bibliothèques spécialisées.

Tels sont sommairement esquissés le cadre et l'esprit qui caractérisent la mission de l'Eglise au Maghreb. Une note oecuménique doit y être ajoutée. En raison même du petit nombre des chrétiens, toutes les confessions représentées, et plus particulièrement dans les régions isolées, sont amenées à retrouver leur commun point d'ancrage dans la Parole de Dieu qui rassemble pour la "fraction du pain". Expérience enrichissante de ressourcements, de découverte et de communion fraternelle vécue par les fidèles et de collaboration étroite et cordiale assurée au niveau des responsables. Parfois aussi l'oecuménisme des disciples du Christ trouve l'occasion de s'ouvrir à celui plus large encore d'autres croyants désireux d'échanges spirituels.

Au moment où s'accroît considérablement la mobilité des groupes humains et le réseau des communications internationales, l'Eglise du Maghreb découvre de plus en plus sa solidarité avec les autres peuples où sont appelées à vivre dans l'harmonie diverses traditions culturelles et religieuses, en particulier là où commence à émerger des minorités musulmanes.

La conscience plus vive des "Droits de l'homme" qui se structure un peu partout et se fait entendre dans le monde, y compris ces dernières années dans presque tous les pays du Maghreb, permet d'espérer pour un avenir qui se rapproche une plus grande ouverture à "l'autre" quel qu'il soit, dans la liberté de l'Esprit.

Un intellectuel musulman reconnaissait ces derniers temps que la présence de chrétiens au Maghreb constitue une précieuse garantie d'ouverture universelle, contre la tentation de repli sur soi.

Que les chrétiens présents et ceux qui viendront encore s'appliquent à en être le signe pour mériter d'en être le "sacrement".

Pour sa part, "l'Eglise, s'est plu à répéter le Cardinal Duval, ne vit qu'en sortant d'elle-même. Si elle se repliait sur elle-même elle cesserait d'exister".

REPERES

OMEYYADES

Dynastie de Califes arabes qui règne à Damas (661-750) - à Cordoue (756-1031). 145 Califes Omeyyades à Damas. Mène la conquête de l'Afrique (660-709) - de l'Espagne (711-719). Libéraux, ils gouvernent un Empire où juifs et chrétiens cohabitent avec les musulmans.

ABBASIDES

Dynastie de 27 Califes qui règnent à Bagdad de 750 à 1258 sur la partie orientale de l'Empire musulman.

HILALIENS

BANU-HILAL. Tribu arabe aux confins du Yemen (Brigandage). Xe siècle s'installe en Egypte - Delta, puis en Haute Egypte. 1050: expédition vers le Maghreb, s'emparent de Kairouan, 1057.

ALMOHADES

Dynastie Berbère qui règne sur l'Afrique du Nord et une partie de l'Espagne : XII^eXIII^e siècles.

MOHAMED IBN TOUDERT, mort en 1128. Retour aux sources religieuses de l'Islam : "Ceux qui confessent l'unité divine". Suprématie sur l'Atlas et le Maroc : 1147. Puis Cordoue : 1148. Grenade : 1154.

Défaite par les Espagnols à Las Navas de Tolosa, 17 juillet 1212.

